

24 images

24 iMAGES

La prison juive *Là-bas* de Chantal Akerman

Gérard Grugeau

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2006). Compte rendu de [La prison juive / *Là-bas* de Chantal Akerman]. *24 images*, (130), 39–39.

Là-bas de Chantal Akerman

La prison juive*

par Gérard Grugeau

Film de commande, le dernier opus de Chantal Akerman renoue avec un radicalisme formel qui émeut par sa maîtrise souveraine. Plans fixes tournés dans un seul décor avec fenêtre sur rue (sur cour, serait-on tenté de dire tant le dispositif voyeuriste – et cinématographique par essence – rappelle celui de *Rear Window* d'Alfred Hitchcock. À travers stores et interstices, un immeuble en vis-à-vis s'offre comme le miroir d'un petit monde où se meuvent quelques silhouettes, alors qu'en hors-champ se dessine à l'oreille la cartographie d'un quartier tranquille, du moins pour un temps. À ce paysage auditif tout en nuances étouffées vient se greffer sporadiquement une voix off reconnaissable entre toutes : celle de la réalisatrice, malade, éternelle exilée, échouée momentanément là-bas, dans l'un de ces multiples ailleurs disséminés aux quatre points cardinaux de son œuvre. Mais ce là-bas est unique, au centre de toutes les tourmentes, intimes et historiques, puisqu'il s'agit d'Israël, plus précisément de Tel-Aviv et d'un appartement d'emprunt sur la rue Yonah Hanavi. Dire, nommer, est ici essentiel, l'enjeu même de ce film orphelin d'images qui se débat corps et âme avec la difficulté de l'enracinement, son impossibilité irréductible, que la cinéaste aborde frontalement avec une franchise troublante. On sait notamment depuis *Histoires d'Amérique* le rapport douloureux de Chantal Akerman à la judéité. Là-bas actualise cette fragilité identitaire constamment ravivée par l'Histoire et ses innombrables fantômes.

La mort hante cette judéité problématique. Deux suicides, deux destins de femmes (celui d'une tante aimée en Belgique, et celui de la mère d'Amos Oz, grand écrivain israélien et cousin de la cinéaste) inscrivent le récit dans la tragique condition de l'exilé inlassablement

en quête d'un lieu de repos. La dérive autarcique dans l'appartement de Tel-Aviv devient alors comme la métaphore d'un état dépressif, d'une nostalgie du ventre maternel, d'une enfance toujours à recommencer (le « si j'étais née ici... » du film) qui colore toute l'œuvre d'Akerman marquée par l'enfermement intérieur, vécu comme une blessure à vif, à jamais béante. Blessure d'un passé collectif dévastateur (le traumatisme de l'Holocauste) et blessure intime d'une enfance emmurée, brimée (la petite fille interdite de jeux évoquée ici, en écho à *Je, tu, il, elle* où l'héroïne, cloîtrée dans sa chambre, écoute envieuse les cris d'enfants s'amusant à l'extérieur) : tout a miné le rapport au réel, laminé le sentiment d'appartenance, entravé le désir jusqu'au reniement de soi. Collectivement (l'enfermement du peuple élu) et individuellement (les névroses familiales), la « prison juive » a fait son œuvre. Aujourd'hui comme hier, l'exilée cherche sa place entre plusieurs continents. Et les deux séquences sur la plage renvoient sans doute ici ni plus ni moins à un autre là-bas, un autre désir d'horizon, un autre espace-temps de substitution qui viendrait en renfort d'un présent insatisfaisant ressusciter la vie, l'enfance, pour combler le vide, l'impossibilité de l'ancrage. Écartèlement, déchirement : de film en film, l'entre-deux de l'exilée décline l'insoutenable incomplétude de l'être.

Ce présent en Israël, il faut pourtant l'habiter, le vivre dans sa chair, le dire en images. Et toute la mise en scène tend à nous faire ressentir ce pays de l'intérieur, comme aucun reportage télévisuel ne pourra jamais y parvenir. Ces plans cadrés au cordeau, avec quelques légères variantes d'échelle, ces



silences zébrés de bruits du quotidien, cette épaisseur d'un temps sous tension nous immergent littéralement dans la réalité d'une ville qui entre à pleines fenêtres. Paradoxe d'un film qui parvient à dire l'indicible par la seule force prégnante du cinéma et qui bloque irrémédiablement pour ce qui est des mots. Dehors pourtant, des avions, un attentat, un raid : l'actualité sanglante rattrape la cinéaste dans sa bulle introspective. Fébrile, la caméra s'agite, le cadre vacille. Mais Chantal Akerman nous a prévenus : « Il n'y a rien à attendre de moi sur Israël. » La complexité de la situation, les livres qui instruisent mais paralysent la pensée, les notes que l'on a égarées, sans doute dans un cinéma (suprême ironie de l'acte manqué) : tout contrecarre l'engagement de la parole, la prise de position politique. Malgré cette fenêtre ouverte sur le réel, il y a un mur dans la tête, infranchissable, une blessure trop à nu qui pourrait se muer en hémorragie. Il eût pourtant suffi de quelques mots, quelques lignes sur l'Autre. Mais impuissante, baillonnée, l'exilée de l'intérieur qu'est Chantal Akerman n'a qu'un seul pays, un seul refuge : le cinéma. Inextricablement liés, Israël et le paradis perdu de l'enfance rêvée y ont élu domicile pour ne pas mourir. Sans doute est-ce en cela que *Là-bas* nous touche autant. ■

* En référence au livre de Jean Daniel, Éd. Odile Jacob, 2003.

France-Belgique, 2006. Ré. et scé. : Chantal Akerman. Ph. : Chantal Akerman et Robert Fenz. Mont. : Claire Atherton. Mix. : Thomas Gauder. Prod. : Xavier Carniaux. 78 minutes. Couleur.